

ENVIRONNEMENT



« Grâce à la protection des habitats, le loup, la loutre, la cigogne noire et même le lynx sont de retour en Belgique. »



Le retour du sauvage

Après des années de déclin, certaines espèces que l'on croyait éteintes ou disparues réapparaissent. Spontanément ou encouragées par l'homme. Et un animal qui revient, c'est une excellente nouvelle pour tout l'environnement.

PAR CILOU DE BRUYN

Il y aurait sur la Terre 8,7 millions d'espèces animales et végétales. Les populations de poissons, d'oiseaux, de mammifères, de reptiles et d'amphibiens ont décliné de 68 % au cours des quarante dernières années pendant que la population humaine doublait, atteignant près de 8 milliards d'individus. Mais il y a un peu d'espoir : des espèces (ré)apparaissent chaque jour, le plus souvent décrites par des taxonomistes non professionnels. Ainsi, chez nous, le rapport Planète Vivante – collaboration du WWF, Natuurpunt, Natagora et plusieurs instituts belges – indique une légère augmentation (+ 5,7 %, soit + 0,2 % par an) pour la période 1990-2018 et une stabilité ces dix dernières années. Son Index Planète Vivante mesure la variation moyenne de la taille des populations de 283 espèces en Belgique.

Les variations des populations animales et végétales sont un indicateur majeur de la santé globale des écosystèmes. Quand une espèce menacée revient ou se développe, c'est que son habitat va bien. Ou mieux. Du côté de la flore, les initiatives privées pour prendre soin de l'environnement commencent à essaimer et même si les obstacles institutionnels bloquent encore trop souvent, la prise de conscience augmente

et le local reprend toute sa valeur. On assiste notamment à la mise en place de réseaux entre les fermes d'agroforesterie et de permaculture pour créer des couloirs dans lesquels les semences peuvent circuler en évitant la dégénérescence des espèces. Le défi réside dans le maintien de la diversité, toutes les espèces travaillant ensemble pour survivre et maintenir leurs écosystèmes.

En Europe, la faune et la flore réagissent de manière parfois étonnante. Certains groupes déclinent, d'autres reprennent spontanément du poil de la bête, plus particulièrement dans les pays du Sud et de l'Ouest. Le retour des animaux sauvages s'y observe depuis le milieu du xx^e siècle et s'explique principalement par les mesures de sauvegarde et de réhabilitation, les initiatives ciblées en matière de conservation et la protection de l'habitat et des sites. Il faut aussi compter sur la pression faite sur la chasse, la prévention des persécutions et l'élimination progressive de produits chimiques toxiques, qui ont réduit la mortalité accidentelle de certaines espèces et permettent à d'autres de se reconstituer naturellement. Il y a enfin la volonté de réintroduire et préserver certaines populations par des opérations techniques, parfois coûteuses, telles que les transferts d'une région à l'autre. →

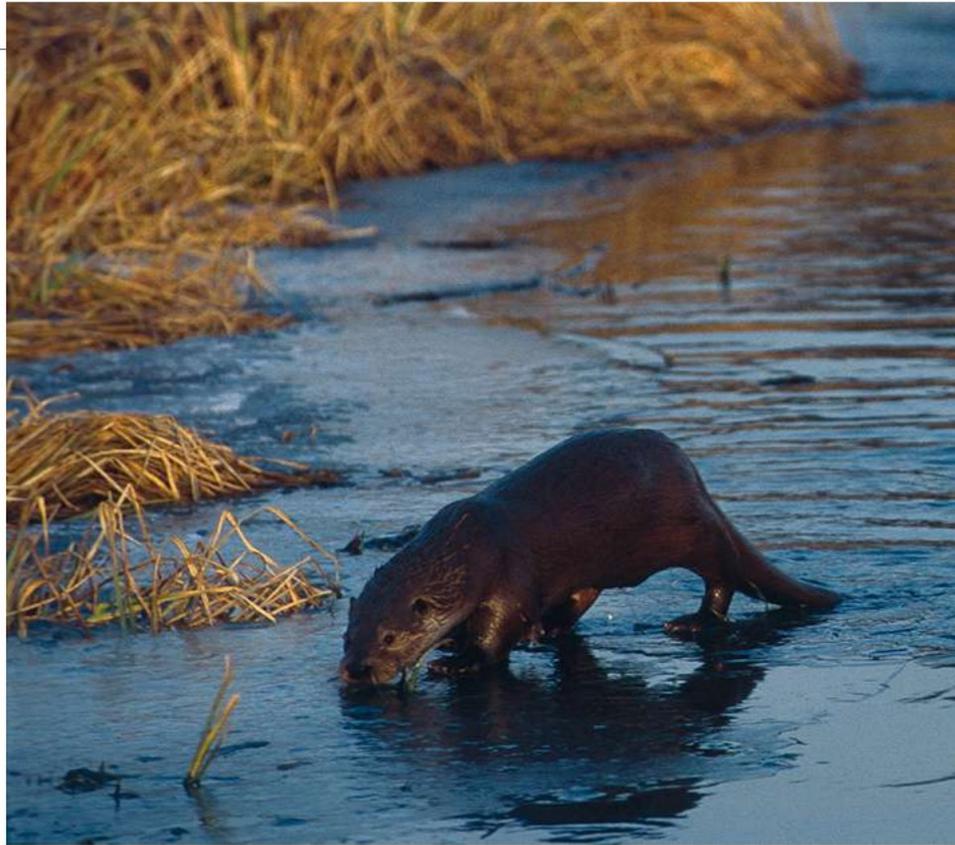
→ La magie des espèces parapluies

« La réintroduction d'une espèce dans la nature est un dernier recours pour la sauver de l'extinction. Nous privilégions la protection de l'habitat », précise Jessica Nibelle, du WWF Belgique. L'ONG compte évidemment des succès, comme la réintroduction de raies et de requins en mer du Nord et le retour de la panthère disparue depuis les années 1950 dans le Caucase. Ou la restauration de la forêt de Bukit Piton en Malaisie, ravagée voici dix ans par l'exploitation forestière et des incendies. Pas à pas, arbre par arbre, l'équipe du WWF-Malaisie a redonné vie à ce lieu et réhabilité les orangs-outans.

Fruit du travail de plusieurs associations et des pouvoirs publics, souvent aidés par des bénévoles, quelques espèces choisies pour leur impact signifiant sur la biodiversité ont été réintroduites en Belgique : grands corbeaux, hiboux grand-duc, saumons et castors, notamment. En choisissant de réintroduire une espèce dite « parapluie » disparue de son territoire, on permet à d'autres de revenir dans la région ; 400 hamsters géants relâchés dans les champs et la restauration de la plaine alsacienne ont ainsi permis à l'alouette des champs, au lièvre, à la perdrix ou au faisan volatilisés de revenir dans la région.

Parmi les réintroductions les plus emblématiques, il y a celle de l'ours brun en France. Fin 2018, deux femelles slovènes ont été lâchées dans les Pyrénées et l'on compte maintenant plus de quarante individus. Une réussite, même si l'espèce est toujours menacée d'extinction. Ce sont principalement les conflits avec la chasse et l'élevage qui pourraient freiner son expansion, ce qui illustre toutes les ambiguïtés du rapport entre l'homme et la nature.

Quant au loup, disparu de nos régions à la fin du XIX^e siècle, il serait presque victime de son statut d'espèce protégée qui lui permet de recoloniser ses anciens territoires. Les programmes de protection et sa capacité à se disperser facilement lui ont permis de se redéployer dans une bonne partie de l'Europe, y compris en Belgique où plusieurs individus ont été repérés ces dernières



années. Si ce retour profite à la biodiversité, il soulève aussi des conflits avec le monde agricole. « Pour confirmer le retour de ce grand prédateur, il faudra s'assurer d'une cohabitation pacifique avec les éleveurs », prévient le WWF Belgique. L'ONG intervient, avec Natagora et Natuurpunt, pour aider les éleveurs à installer des clôtures afin d'éviter que les loups n'attaquent les moutons. Elle plaide également pour que les éleveurs soient dédommagés en cas d'attaque de leur cheptel

Le retour spectaculaire des disparus

Si on laisse la nature prendre soin d'elle-même, elle se régénère. Surtout quand on lui donne un coup de pouce en recréant les bonnes conditions par le reboisement, notamment. L'augmentation spectaculaire des populations d'ours bruns, loups, castors, aigles et autres cerfs, bisons, vautours ou chacals sont autant de preuves de la tendance positive au retour de la vie sauvage en Europe. Des espèces qu'on croyait éteintes réapparaissent même : une famille d'abeilles bleues très rares ou l'abeille géante, aperçues en Floride ; la musaraigne-éléphant,

La loutre d'Europe commence à nouveau à se répandre dans les cours d'eau de Flandre.



© SANCHEZ & LOPE / WWF



Des espèces réapparaissent : abeilles bleues, musaraigne-éléphant, panthère nébuleuse, grenouille marsupiale, tortue géante, chien chanteur...

disparue depuis 1973, réapparue en Afrique de l'Est ; la panthère nébuleuse, qui avait migré vers les montagnes pendant trente ans à la suite de la destruction de son habitat naturel à Taïwan ; la grenouille marsupiale à deux cornes composées de lambeaux de peau, réapparue dans une forêt équatorienne après s'être éclipisée pendant dix ans ; le chien sauvage, ou chien chanteur de Nouvelle-Guinée, qui n'avait plus été aperçu depuis des

lunes ; la tortue géante, réapparue dans le Parc national des Galápagos, après un siècle d'extinction, et protégée par les gardes du parc, étant toujours gravement menacée ; le pétrel, revenu aux Bermudes, grâce aux plans de conservation locaux, près de 330 ans après sa disparition.

Et chez nous ? « Grâce à la protection des habitats, on voit le retour de certaines espèces qui avaient disparu de notre pays en raison de la fragmentation du territoire, du manque de connectivité, de la pollution ou de la chasse. C'est le cas du

loup, de la loutre, de la cigogne noire et même du lynx, qui a été observé il y a quelques semaines dans les forêts de Wallonie », se réjouit Jessica Nibelle de WWF Belgique. La cigogne noire recolonise des régions d'où elle avait disparu et va jusqu'à nicher là où elle n'avait jamais été auparavant. Le faucon pèlerin, l'animal le plus rapide du monde – 400 km/h –, disparu depuis les années 1970, est revenu s'installer dans un nichoir de la centrale nucléaire de Doel.

Depuis, quelque 200 couples nichent aux Saints-Michel-et-Gudule ou à Saint-Job, à Bruxelles... La population wallonne du blaireau, fragilisée par la rage des années 1980, s'est reformée grâce à la vaccination antirabique des renards et l'interdiction de gazer les animaux dans leur terrier. Si la population de loutres d'Europe a beaucoup souffert de la chasse et de la bétonisation des berges, l'espèce commence à se répandre dans les cours d'eau en Flandre. Certains papillons, les libellules, les sauterelles et les criquets sont aussi réapparus spontanément suite au réchauffement climatique.

Les animaux retraités des zoos ou récemment interdits des cirques ont aussi leur *home* désormais en France. Des expériences de cohabitation sont également menées, pas toujours convaincantes. A Oostvaardersplassen, aux Pays-Bas, une petite centaine de bovins, chevaux sauvages et cerfs furent introduits avec l'idée de rétablir la nature sans intervention humaine. Trente ans plus tard, ils étaient plus de 5 000... à mourir de faim. En milieu naturel, ils auraient spontanément migré vers d'autres zones.

Des cerfs dans les rues vides, des dauphins dans les canaux, des canards sur les boulevards : les animaux déconfinés ont aussi repris leurs droits dans des endroits inattendus le temps de la première vague de la Covid-19. Quand l'homme, figé dans son confinement, se met en retrait et prend le temps d'observer ce qui se passe sous ses yeux, la planète respire. Livrés à eux-mêmes, les processus naturels fonctionnent plus efficacement. Preuve, s'il en faut, que la faune et la flore sauvages pourraient se rétablir assez rapidement si nous le permettons. **V**

Luc Janssens de Bisthoven

coordinateur du programme CEBioS(1), financé par la Coopération belge au développement et administré par l'Institut royal des sciences naturelles.



DR

Y a-t-il des raisons d'espérer un recul du déclin annoncé ?

Elles sont malheureusement rares, vu le changement climatique en cours et les politiques populistes ou mafieuses de déforestation, au Brésil et dans les Carpates par exemple. La démographie humaine galopante exige de plus en plus de terre et de mer pour se nourrir. Le déclin de masse nous rappelle que nous sommes dans l'anthropocène. Les espèces disparaissent à une vitesse inouïe, en l'espace de trois ou quatre générations humaines.

Il existe un décalage entre la décision politique et la prise de conscience qui paraît croissante, surtout auprès des jeunes. Après la crise de la Covid, peut-on espérer une relance plus axée sur ces questions ?

Nous avons vu à travers cette crise sanitaire qu'un changement radical de comportement est possible en l'espace de quelques semaines. Les humains sont capables de changer très vite si les conditions les y poussent, ce qui est porteur d'espoir. Mais les résistances grandissent, car les changements sont perçus comme une diminution des libertés individuelles et de l'entrepreneuriat. Idem par rapport aux

Il faut attacher plus d'importance à la biodiversité en dehors des aires protégées.



politiques « vertes », perçues par certains comme trop contraignantes. Les avantages collectifs et à long terme ne sont pas visibles et font place aux avantages individuels et à court terme, plus palpables.

Quels sont les facteurs qui encouragent les retours d'espèces comme le loup ?

Une protection absolue, l'abondance de gibier, la sensibilisation des populations et l'utilisation d'instruments de défense pour protéger le bétail (chiens, clôtures électriques), entre autres. D'autres espèces pourraient suivre comme le lynx, la loutre, même le chacal doré, déjà aperçu aux Pays-Bas et en Allemagne.

Y a-t-il d'autres cas où la nature reprend le dessus ?

L'instrument des quotas de pêche a un effet visible sur le rétablissement de poissons marins. Le déclin de la pollution et l'installation d'infrastructures propices à la migration dans les cours d'eau en Belgique laissent réapparaître des espèces de poissons disparues, y compris le saumon. En revanche, cela reste extrêmement inquiétant de constater un déclin de 60 % des insectes, qui sont à la base de la chaîne alimentaire.

Que nous apprend la nature et pourquoi ne l'écoute-t-on pas ?

La nature nous apprend que tout est lié et qu'elle est à tout le monde... et donc à personne. C'est ce qu'on appelle la « tragédie des communs ». Personne ne se sent responsable. Le grand problème, selon moi, est le déclin de la mémoire collective de ce que la nature peut être. Les enfants ne sont plus assez en contact avec la terre, la boue, le vent, la forêt, et ne connaissent plus un été bourdonnant d'insectes et le chant du coucou ou du loriot. Ce qui entraîne une méconnaissance, une ignorance et donc un manque de volonté de préserver quelque chose qu'ils ne connaissent plus. Ce seront les adultes de demain qui devront prendre des décisions.

Les organisations belges Natagora et Natuurpunt font à ce niveau un travail de sensibilisation remarquable.

Quel est l'impact des nombreux sanctuaires créés dans le monde sur le retour et la conservation des espèces ?

Les aires protégées sont d'une importance primordiale pour le maintien des espèces. Le danger est l'isolation génétique des espèces dans des îlots protégés isolés les uns des autres, avec un désert écologique entre eux (agriculture intensive, plantations, monocultures, béton). Il faut attacher plus d'importance à la biodiversité en dehors des aires protégées. Ces sanctuaires sont absolument nécessaires partout dans le monde. Sans les parcs nationaux en Afrique, la mégafaune aurait pratiquement disparu, ainsi que tous les services écosystémiques qui proviennent de ces aires protégées comme les réserves d'eau, le maintien du microclimat, l'absorption du carbone, la protection contre les inondations et les ouragans, les plantes médicinales, les pollinisateurs... et même le tourisme de photographie et la chasse de trophée qui font vivre toute une économie.

Quelle organisation ou initiative privée citeriez-vous en exemple pour les résultats concrets et positifs de leurs actions ?

Les projets d'énergie renouvelable dans le Parc national des Virunga en République démocratique du Congo à l'initiative du directeur, le prince de Mérode, donnent de l'espoir. L'énergie hydraulique y remplace le charbon de bois et donc la déforestation. Une certaine classe moyenne des pays asiatiques commence à changer d'attitude à l'égard de la consommation d'espèces en voie d'extinction (rhinocéros,

pangolin, tigre...), mais c'est encore un très long trajet à poursuivre. Le combat reste difficile.

Que faut-il mettre en place pour préserver la biodiversité ?

Les 196 pays qui ont ratifié la Convention de Rio sur la diversité biologique doivent tout mettre en œuvre pour préserver leur biodiversité avec respect pour les communautés locales et leurs connaissances traditionnelles.

Quelles sont les raisons d'y croire ?

La politique bouge. Pensons à l'interdiction des plastiques à usage unique, même dans des pays africains comme le Rwanda et le Kenya. A la Chine et la Malaisie qui ont enfin décidé de ne plus accepter des conteneurs de déchets plastiques de l'Europe. Ou encore à la conférence post-croissance organisée

par des membres du parlement européen à Bruxelles en 2018. Ces signes positifs montrent que les politiques s'en mêlent au plus haut niveau. Il y a aussi les initiatives privées de ferme agroforestières ou de permaculture qui collaborent entre elles, ou encore les fermes pilotes au Sahel. Il n'empêche : nous sentons déjà la catastrophe... et c'est à ce moment que l'humanité réagit. On voit aussi que la conservation des espèces est un concept qui marche. Il faut continuer dans cette voie tout en respectant et supportant les communautés locales qui vivent de cette nature. 

(1) L'objectif du CEBioS (Capacities for Biodiversity and Sustainable Development) est de renforcer la capacité des pays partenaires de la Coopération belge dans le domaine de la biodiversité et du développement durable en lien avec l'éradication de la pauvreté.

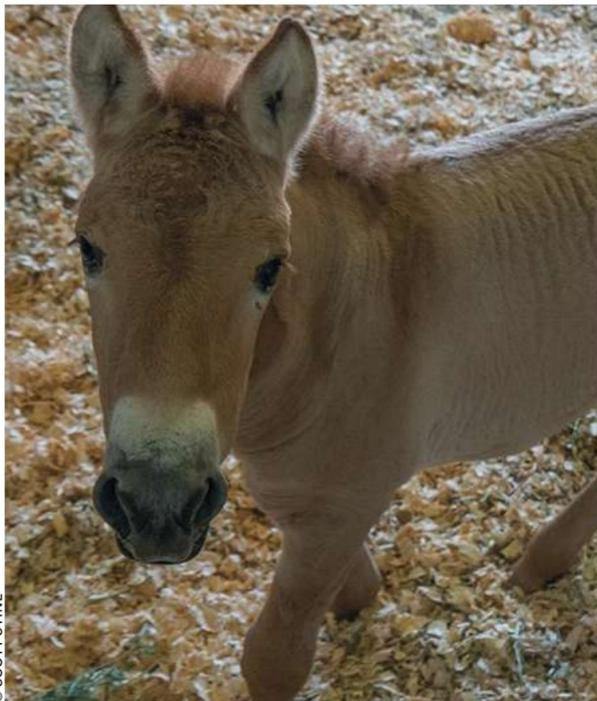
LES DÉFIS

ENRAYER L'APPARITION DE NOUVELLES ZONNOSES

Comme le rappelle la plateforme #EnsemblePourLaBiodiversité, une partie importante de la communauté scientifique est convaincue que l'actuelle pandémie de coronavirus trouve son origine dans la perturbation de la relation entre l'homme et la nature. « La déforestation massive et la commercialisation d'animaux sauvages ont fait basculer des équilibres écologiques séculaires, dont celui qui concerne les virus et leurs hôtes », écrit-elle. Les zoonoses (transmission d'un agent pathogène d'un animal à l'humain) ne sont pas un phénomène nouveau mais se succèdent de plus en plus vite ces dernières décennies. En cause, souligne le Programme pour l'environnement des Nations unies : la pression trop importante qu'exerce l'homme sur la nature. « Nous pénétrons de plus en plus loin dans les habitats des animaux sauvages, nous perturbons des écosystèmes millénaires et nous détruisons la biodiversité qu'ils hébergent. » Il est certain que d'autres pandémies se présenteront, mais leur nombre dépendra du soin que nous porterons à la biodiversité et aux équilibres naturels de notre planète, conclut la plateforme.  →

UTILISER LE CLONAGE AU SECOURS DES ESPÈCES MENACÉES

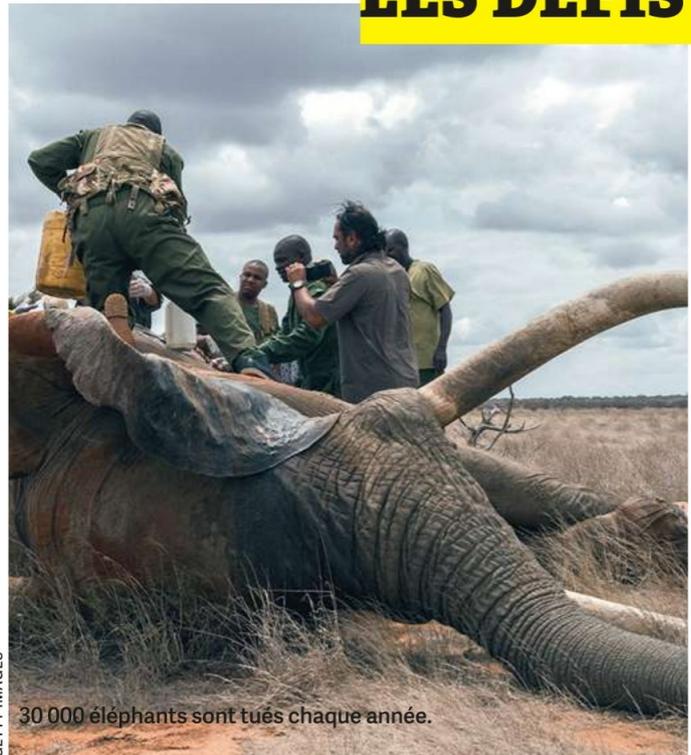
Kurt est né le 6 août au zoo de San Diego, en Californie. Ce n'est pas n'importe quel bébé mais le poulain cloné d'un cheval de Przewalski, une espèce sauvage endémique des steppes de Mongolie menacée de disparition. Selon le magazine *Futura Sciences*, il a été cloné à partir d'échantillons congelés prélevés en 1980 sur un animal génétiquement vierge de tout croisement. « Nous espérons que dans cinq à dix ans, lorsque Kurt deviendra le premier étalon de Przewalski cloné au monde, il s'accouplera pour contribuer à la diversité génétique de son espèce », s'est réjoui le directeur du programme. Un espoir pour la survie de son espèce, donc. Et pour d'autres ? Un expert de l'Académie chinoise des sciences a récemment confié que son organisme envisage de cloner un panda, en utilisant une chatte comme mère porteuse. Les deux espèces ont une taille similaire à la naissance et une durée de gestation qui oscille entre deux et trois mois. Quant aux chances de réussite... On se souvient que le premier animal cloné a été la brebis Dolly, en 1996. Une vache a suivi puis une souris des années plus tard... La technique reste hasardeuse et le taux de réussite très faible, entre 1 % et 6 %. Et c'est avec les animaux sauvages qu'il est le plus bas. ▣



© SCOTT STINE

Kurt, premier cheval de Przewalski cloné.

LES DÉFIS



GETTY IMAGES

30 000 éléphants sont tués chaque année.

ERADIQUER LE BRACONNAGE D'ANIMAUX SAUVAGES

Alors qu'au cours de la dernière décennie le nombre d'éléphants en Afrique de l'Est a été divisé par deux, le Kenya a annoncé en octobre avoir doublé sa population de pachydermes depuis 1989. Le pays fait figure d'exemple dans la lutte contre les chasseurs d'ivoire et compte aujourd'hui près de 35 000 individus. Une excellente nouvelle pour les éléphants qui sont l'une des premières victimes du braconnage : 30 000 individus sont tués annuellement. Mais une multitude d'autres espèces, comme les rhinocéros, les tigres, les tortues marines ou les grands singes, subissent le même sort. Le commerce illégal de la vie sauvage serait ainsi la seconde cause du déclin des espèces et le quatrième trafic mondial le plus important après la drogue, la contrefaçon et la traite d'êtres humains, générant chaque année un bénéfice de plus de 10 milliards de dollars. Le WWF a lancé il y a quelques années l'objectif Zéro braconnage, un appel aux pays concernés pour qu'ils éliminent la chasse illégale de leur territoire, avec des résultats encourageants comme au Kenya. Autre initiative récente : un Zoohackathon européen organisé en novembre en France sous l'égide de plusieurs fondations. Pendant deux jours, les participants ont planché sur le développement de solutions technologiques pour aider à lutter contre le trafic d'espèces sauvages. ▣ **PhB**

Coup d'arrêt pour la chasse à la glu

Enduire des tiges de colle pour capturer les oiseaux qui s'y posent. La pratique, cruelle, bannie depuis 2009 par une directive européenne, restait autorisée en France « par dérogation ». Arguant – à tort – qu'elle ne nuit qu'aux grives et merles et, surtout, sensible aux pressions du lobby des chasseurs, le gouvernement fixait chaque année par arrêté le nombre de spécimens pouvant être capturés par département, pour un total d'un peu plus de 40 000 oiseaux. Bonne nouvelle : le président Macron a décidé en août de suspendre cette année la chasse à la glu pour les grives et les merles.

La décision a ravivé les tensions entre pro et antichasse puisqu'elle s'est accompagnée d'une espèce de donnant-donnant : une nouvelle autorisation a été accordée à la chasse aux tourterelles des bois, oiseau migrateur menacé d'extinction et classé sur les listes rouges de l'Union internationale pour la conservation de la nature. Maigre consolation : les quotas accordés aux chasseurs français atteignaient jusqu'à 90 000 « prélèvements » en 2018. Ils ont été réduits à 17 460 pour 2020. Avant que le Conseil d'Etat, saisi par plusieurs associations, suspende, en septembre, la chasse pour toute la saison. **V**



DR

Le plus vieux fossile terrestre est un jeunot



BRITISH GEOLOGICAL SURVEY

Le *Kampecaris obanensis* est le plus ancien animal terrestre connu à ce jour.

C'est un arthropode qui ressemble à un mille-pattes, avec un corps segmenté de 2,5 cm de long, était protégé par une carapace mais dont les pattes ont disparu. Et pour cause : il s'agit d'un fossile découvert en Ecosse par des paléontologistes américains qui l'ont baptisé *Kampecaris obanensis*. Il est devenu célèbre après la publication en mai d'un article dans la revue *Historical Biology* qui date son existence à 425 millions d'années, ce qui en fait le plus ancien animal terrestre connu à ce jour. Et remet en cause les précédentes hypothèses sur l'évolution des arthropodes, un embranchement des invertébrés qui comprend des insectes, des

araignées et des crustacés comme les crabes.

Une nouvelle technique de datation au zircon, mise au point par l'une des membres de l'équipe scientifique texane, a permis d'établir que ce fossile est plus jeune de 75 millions d'années que ne le prévoyaient les études génétiques jusqu'ici utilisées pour analyser l'évolution de la vie sur Terre et qui dataient l'apparition des premiers arthropodes terrestres à environ 500 millions d'années. L'évolution et l'expansion des arthropodes terrestres, initialement répartis près des sources d'eau, vers les espèces modernes tout autour du globe, n'aurait donc pris que 40 millions d'années. **V PhB**